

Guy Baliveau

Une expérience fondamentale

Onze miniatures herméneutiques

Trois-Rivières
Août 2006

Du même auteur

L'éducation des désirs. Essai sur la défaillance de la volonté, Montréal, Bellarmin, 1996

*Nous ne pouvons
plus reculer.
La vie nous tient
jusqu'au silence.
Le périple commence
toujours par l'abîme.
Par la révélation
du vide,
la chute entière
dans la solitude.*

Fernand Ouellette

I

*[...] laisser être en ma propre langue
une langue étrangère qui débride ma liberté.*

Jacques Brault

La scène du monde

La neige tombe

mollement

sans bruit

il neige continûment dans l'heure bleue indécise
 où le jour et la nuit se touchent se confondent
 un spectacle est offert au regard
 une scène *pathétique* se découvre

dans l'ouvert de la manifestation

grâce à la cadence d'événements sonores
 se noue en secret la trame d'une destinée.

Dans la tombée ininterrompue

des choses

des faits insignes frappent parfois de plein fouet
 le regard

des faits se détachent de l'indistinction indifférente
 du fonds d'un monde soudain si proche
 ils paraissent porteurs de significations.

La recherche du vrai

trouve son orée

dans la saisie

d'une intention de signification

dans la saisie

d'une signifiante dans la frappe des événements.

Fidélité à l'expérience quand elle ouvre

un horizon d'illimitation

la vérité n'est plus une adéquation entre

un jugement impassible et un état de fait

la vérité se donne comme compréhension du sens

lecture d'un destin.

Le sens jamais clos sur lui-même
 tel un accord suspendu
 toujours gros d'un à-venir

la compréhension jamais complète
 toujours dépassée par des apparitions inédites
 par des entrelacements imprévisibles de pensées

un oiseau s'envole
 la neige tombe
 une inconnue vous sourit
 un rêve vous étonne
 un souvenir devient lancinant

la vérité son histoire
 appropriation du vrai
 par une existence
 déroule son intrigue
 sous la forme d'un récit.

Le vrai n'est pas un droit exclusif dont jouiraient les institutions où sont reçus – selon un protocole – les discours savants destinés à marteler des preuves ; ce n'est pas par des raisonnements et des démonstrations qu'est le mieux dépeint le jaillissement de la vérité, mais plutôt par une méditation sans cesse recommencée.

Les algèbres contournées des philosophes ne rendent pas justice à la secrète réserve de la vérité.

Discrète, furtive, la vérité entre en scène à la faveur de menus événements de la vie quotidienne. Il y a des choses qui d'un coup perdent leur insignifiance habituelle, cessent d'arriver sans raison.

La pointe du regard touche alors à son autre, et l'existence, par des efforts de compréhension, se transforme en une destinée, dévide pour soi son fuseau.

Expérience de la manifestation des choses ouverture à ce qui apparaît épreuve de ce qui vaut comme réel.

Il faut suivre le fil rouge de la passion des apparitions, ce fil nous amène à reconnaître les figures de l'altérité, nous conduit droit au nœud de la question : la vérité prenant la forme d'une interprétation par le pour-soi de sa propre destinée et de l'histoire.

Le langage de la poésie/philosophie, non celui de l'algèbre, fait entendre la voix de l'Autre à l'origine de toute destination du sens.

L'expérience blanche constatation d'une présence dans le lointain
du fait *irréductible* de son extériorité.

La pensée s'ouvre au différent
le soi-même destinataire de la frappe du monde
ne reste pas identique à lui-même
il devient gros d'une présence
distincte mais indécise.

Toute réduction du monde à une série de phénomènes, toute réduction des choses à de simples représentations ou modifications de la conscience travestit l'essence intangible de l'expérience.

Les yeux se forjettent hors de leur orbite : le soi-même se projette hors de soi vers un être non identique à soi.

La connaissance du réel par la pensée relève de son être-au-dehors ou de son être-*fors-soi*.

Dans cet élan hors de soi, l'intériorité connaît le manifesté comme un être posé devant soi.

Quand il y a manifestation, il y a dis-position de la réalité – séparation nette comme le jour du même et de l'autre – et la pensée fait l'épreuve irrécusable de cette séparation.

En se posant dans le dehors, le for singulier sort de sa chrysalide et s'avance dans le grand large à la rencontre de son opposé.

Un face à face du même et de l'autre : telle est l'expérience de la manifestation des choses.

Le non-identique à soi, quand il apparaît, est dis-posé dans l'extériorité : il est placé *devant* une intériorité, *hors* de celle-ci ; l'autre est planté là *pour* le soi-même, il est jeté là *devant* lui, mais il demeure toujours distinct de ses représentations.

II

Vraiment j'habite la gorge d'un dieu.

Saint-John Perse

L'inertie des choses

Il n'y a pas de phénomènes.

Rien ne *se* montre, rien ne *se* manifeste, rien ne *se* donne.

Le réel n'agit pas. Ni l'être, ni les étants ne sauraient *commencer* à faire quoi que ce soit. Ils sont de part en part inertes, incapables de la moindre activité. Toute réalité impersonnelle est frappée d'impuissance.

La mise en lumière de cette inertie radicale des choses ne relève pas du goût du paradoxe, mais du désir de découvrir, par-delà les métaphores du langage courant, une façon de penser la manifestation plus fidèle à l'expérience.

Si toute expérience possible se résumait à l'application de concepts au divers de la sensibilité, le discours théorique, où s'exprime à son plus haut degré de perfection l'intelligence combinatoire, serait le mode de connaissance du réel le plus adéquat. Cependant, l'inertie radicale des choses demeure en droit inaccessible à toute théorie : dans la mesure où le jeu des relations entre des concepts est destiné à l'explication de processus, ce jeu présuppose qu'il y a entre les choses des relations de causalité.

Si, dans une immobilité de marbre, les choses ne faisaient rien, il n'y aurait tout simplement rien à expliquer.

Mais il est possible d'appréhender le réel dans une expérience préthéorique.

Quand la parole brise la gangue
du concept universel abstrait
quand les significations
se fondent les unes dans les autres
il y a intelligence poétique
du réel.

Cette appropriation immédiate est à coup sûr épreuve du non-moi et toute intuition par la pensée d'une altérité authentique vaut comme expérience. Par la médiation de l'autre, le pour-soi s'accomplit, devient pensée qui se pense elle-même en contact étroit et ferme avec le monde.

L'expérience positionnelle saisit les choses
la poétique le sens des choses.

Voilà pourquoi elles ne se contredisent pas.

Si pour l'une, en phase avec les métaphores du langage courant, les réalités agissent et interagissent les unes sur les autres, et si, pour l'autre, elles sont inertes, c'est que le regard, bien qu'il porte dans les deux cas sur le réel, s'étend sur l'être sous des perspectives différentes et incommensurables.

Le développement de la technique atteste l'efficacité du discours théorique ; la profondeur de la poésie témoigne de la nécessité d'un dépassement de la science.

L'intelligence poétique étant intelligence du sens, son langage est celui de notre lien originel au vrai. La philosophie ne saurait procéder sans construction de concepts, mais elle a tout intérêt à s'approprier cette captation sans concept de la signification du réel, si elle veut comprendre comment la vérité se manifeste.

Bien que cette méthode conduise à prendre le contre-pied de l'attitude commune et à s'écarter des protocoles de la recherche institutionnalisée, les résultats obtenus ne seront pas pour autant entachés d'arbitraire précisément par ce qu'ils découleront de l'analyse d'une expérience authentique.

Les choses ne font rien
elles *sont jetées là* devant nous.

L'usage de la voix passive est nécessaire pour exprimer adéquatement leur inertie profonde, leur inaptitude radicale à faire quoi que ce soit. L'inertie signifie l'absence absolue d'activité et d'initiative.

L'activité est le propre d'un esprit : seule une conscience possède le pouvoir d'être le point de départ d'un processus où la succession des états est unifiée par une intention. Le pouvoir d'agir ou de faire quelque chose confère à une multiplicité d'éléments en eux-mêmes discontinus le type d'unité que l'on retrouve, avec tant de bonheur, dans une mélodie.

Inséparables, sauf par abstraction, et se fondant les unes dans les autres, les notes d'une phrase musicale sont interdépendantes. Comme totalité intentionnelle, une mélodie ne se résume pas à la somme de ses parties abstraites.

Quand nous disons que le soleil brille et que ses rayons nous réchauffent, celui-ci n'est pas en train d'accomplir les actes de briller et de réchauffer. Il n'y a là en fait qu'une succession discontinue d'états de choses distincts, séparés et surtout sans point de départ.

Le soleil.
De la lumière.
Des sensations chaleur.

L'attribution d'un lien de causalité entre la lumière de l'astre et l'élévation de la température du corps ne confère pas le type d'unité que produit l'intentionnalité et ne rend pas possible la désignation d'un commencement de la série des événements.

Ainsi, le soleil n'*agit* pas, n'*exerce* aucune action, ne *réchauffe* pas les corps – il ne *fait* rien.

Motivée par le désir d'élaborer des théories, l'intelligence positionnelle refuse de réduire la relation causale à une simple succession répétée d'états de choses discontinus sans liens intrinsèques entre eux. Mais, pour découvrir un accès au sens de la vérité, cette réduction est peut-être nécessaire.

L'intuition poétique d'un monde inerte en lui-même rend possible le déroulement d'un horizon sans limites sur fond duquel les choses se détachent et prennent une coloration inédite : leur présence, n'étant plus alors leur propre fait, exhibe parfois une signification qui renvoie à un Autre innommable.

L'irruption étonnante du sens est corrélative d'une interruption du spectacle habituel du monde – provoquée, non par la suspension de la croyance spontanée en son existence autonome, mais par l'adoption d'un langage désentravé des métaphores de son dynamisme.

L'intelligence poétique, en puisant dans la langue de tous les jours, trouve dans le mot de tombée une belle métaphore pour exprimer son intuition de l'inertie radicale des choses.

Dans « la neige tombe », le verbe ne suggère aucune activité : la phrase signifie simplement que les flocons *sont entraînés* vers le bas ; « la tombée du soleil » exprime le fait que la lumière et la chaleur arrivent du haut, ce qui n'est pas *faire* quelque chose.

Dialectique, le mot de tombée réunit des contraires : « la tombée du jour » désigne le déclin, la disparition de la clarté ; « la tombée de la nuit » l'approche, l'apparition de la noirceur.

L'être tombe l'être (se) déploie dans la vive clarté du paraître et (se) reploie dans la noirceur de l'inapparaître.

III

*Mon dessein n'est pas un très bel édifice
bien vaste, solide et parfait
Mais plutôt de sortir en plein air*

Saint-Denys Garneau

La survenance de l'ob-jet

La neige tombe
 devant le regard les choses choient
 oh ! chute
 cadence
 chance

ouvrir les yeux
 pour s'avancer en direction de la vérité
 pour découvrir dans sa nudité
 un fait tout simple
 les réalités qui arrivent jusqu'au regard
sont jetées là

inertie des choses il y a
 il n'y a pas de phénomènes
 en tombant
 les étants ne font rien
 les étants ne *se* montrent pas
 ne *se* manifestent pas
 ne *se* donnent pas
 ils gisent.

Les verbes pronominaux de la monstration expriment la voix réfléchie, réclament un sujet, un soi qui accomplit lui-même l'action d'apparaître, de survenir à la lumière et de présenter ce qu'il est. Mises à part les personnes, rien n'est sujet, aucun étant n'est un soi, aucun étant ne possède ce qu'il faut pour commencer de sortir du retrait dans lequel il baigne à l'origine, de venir en avant afin d'entrer en scène.

Ce truisme invalide tout un lexique de l'apparition censément opérée par les phénomènes. De même que l'être, s'il n'est pas réduit à un principe ontique, ne saurait accomplir l'acte de s'adresser à l'essence de l'homme, de même l'étant, en raison de sa profonde inertie, est incapable d'apparaître par lui-même.

Au sens propre de jeter en avant, le mot « ob-jection » nomme l'inaptitude des choses à paraître par elles-mêmes, il met en relief leur tombée dans la présence : les ob-jets *sont jetées* sur la scène du monde.

L'ob-jection elle-même, si elle n'est pas générée par les réalités présentes, ne relève pas non plus de l'activité du sujet, bien qu'elle n'en soit pas indépendante.

le regard s'ouvre
 sur une claire
 béance
 en elle
 tombée
 des choses
 il y a

la trouée le clair
 n'a pas été produit par l'oeil
 il y a libre ouverture d'un *là*
pour un regard
 il y a du visible

Cette éclaircie – corrélative de la vision – et dans laquelle se produit l'ob-jection des choses, se déploie comme scène du vrai en s'arrachant à la nuit de l'indistinction, à la béance du chaos, à l'absence radicale de l'un et de la forme.

Sans la dé-couverte par les sens d'une scène du monde, sans cet ouvert, il n'y aurait pas de manifestation : la chute des choses ayant *lieu* devant le pour-soi, manquerait le lieu d'un tel mouvement – le *là*.

Être pour l'homme – être *là* – signifie sortir de soi et se projeter dans l'ouverture du visible.

L'acte d'*être vraiment là*, par delà l'éveil à ses possibilités d'être, se réalise dans un abouchement avec l'infini discursif.

Grâce au sentiment d'être une intériorité en ek-stase dans l'extériorité d'un *là*, la pensée se connaît comme une réalité ayant à la fois un dedans et un dehors. Le soi se construit comme l'être pour qui il y a quelque chose qui arrive devant lui, pour lui. Sans cette passion, le regard n'aurait pas l'impression de toucher des choses distinctes et séparées : il se perdrait dans le maelström de l'indistinction.

Le devenir-soi est par essence rapport à autre que soi. La métaphore du devant ne renvoie pas à une intériorité refermée sur elle-même qui, grâce à une espèce de fenêtre, s'ouvrirait à ce qui se trouve à l'extérieur. Bien que le mot « devant » puisse le suggérer, la séparation qui maintient dans leur différence l'expérience et les choses n'est pas spatiale. Le devant, la scène où se déroule ce qui arrive, forme le lieu de l'ob-jection ; *ce lieu (ce là de l'être-là) n'est pas spatial, car l'espace lui-même est jeté en lui.*

Quand les choses tombent devant le regard, l'expérience subit des impressions, devient passion. L'épreuve de *ce* qui est jeté *là* en avant est d'abord mouvement de sortie hors de soi pour aller à la rencontre de l'autre. Ce qui, dans la passion, s'éprouve comme intériorité n'a pas la forme

d'une petite boîte fermée sur elle-même ; au contraire, le for est mouvement allant au devant de ce qui n'est pas lui.

Le for intérieur existe *fors* soi.

L'ob-jection signifie la donation du réel à la réceptivité humaine. Il ne faut pas ramener l'ouverture du regard à une activité de connaissance où le sujet pose un objet ; il faut plutôt penser cette ardente apertures sous le signe de la passion, de l'épreuve de l'altérité du *là*.

Plus originaire que le face à face de la conscience constituante et de son corrélat intentionnel, l'ob-jection décrit le mode sous lequel l'être arrive à notre rencontre. Être *là*, en vérité, est le fondement du rapport de connaissance entre une subjectivité transcendante et une unité de sens d'objet.

L'ob-jet donné dans l'ob-jection n'est pas noème – sens déjà constitué –, mais énigme pour la tâche de l'interprétation.

L'ob-jet est le survenant, il tombe par occasion, « par un cas surprenant ».

l'ob-jet
un accident :
dans ce qui arrive
quod contingit
il est ce qui touche
tangit

voir dans la contingence la part de tangence

L'ob-jet ne se coupe pas de son apparence – il s'approprie son pittoresque.

Son objectivité renvoie au *fait* qu'il est d'abord ob-jet jeté *là*. Loin de se réduire au fait qu'il s'insère selon une règle dans l'ensemble des représentations de tous les sujets, l'ob-jectivité de l'ob-jet nomme justement son irréductibilité à des modifications de consciences.

L'extériorité de la chose est celle d'une transcendance dans l'immanence : le *là*, cette béance donnant lieu à la manifestation, reste corrélatif du regard, mais précisément en raison de son objectivité, l'ob-jet de l'expérience demeure distinct de l'expérience elle-même.

Si les choses n'agissent pas, elles ne pâtissent pas non plus. Les étants ne font rien et il ne leur arrive rien.

Une réalité est passive dans la mesure où elle subit quelque chose, est affectée, touchée, atteinte. La passion consiste à pâtir, à souffrir, à supporter le poids de ce qui arrive, à le recevoir et à le

maintenir présent dans la main-tenance de la durée. Cette action de supporter, constitutive de la passion, se nomme la patience.

Est passive une réalité à qui arrive quelque chose et qui porte la charge de cet événement, la garde en vue et la reconnaît comme sienne. La passivité est corrélative de la patience. De cette reconnaissance, de cette patience, les choses sont incapables : elles ne possèdent pas ce qu'il faut pour être atteintes et pour découvrir qu'elles sont atteintes.

L'ob-jection dit : les choses, inertes, ne sont pas passives, elles *sont agies* : elles ne se jettent pas en avant du for singulier, elles sont jetées *là*. La forme passive n'indique pas leur passivité, mais simplement que le jet n'est pas leur propre fait.

Lors de la tombée, de l'occurrence des événements, les êtres conscients sont les seules réalités à qui arrive quelque chose. Seule l'expérience, comme passion de l'autre, se rend capable de patience, de cette appropriation des apparitions – de cette prise en charge de leur poids – sans laquelle rien ne se produit. Ainsi, la conscience n'objective pas, ne tient pas son corrélat à distance de soi, ne soulève pas la représentation.

Le regard ne saurait s'accomplir sans passion, patience, pathos.

La passion fondamentale du pour-soi, ce qui n'arrive qu'à lui et que pour lui – sa destinée passe obligatoirement par l'expérience de se sentir touché.

IV

[...] *ivre de voir, je comprends tout.*

Paul Claudel

L'ob-jection de l'ob-jet

En s'ouvrant par la vision
à ce qui est offert
dans le spectacle du monde
la pensée grâce
à cette échappée
consent à laisser son autre
venir auprès d'elle.

Quand le regard donne
sur la béance
dans laquelle se produit
l'ob-jection
la pensée s'ex-pose
sort de soi
pour se buter
à des obstacles
elle est impaction
sur l'autre.

Par la brèche de son être-pour-soi, la pensée reçoit du divers la confirmation de ne pas rester prise en elle-même dans le même.

L'expérience de l'altérité de l'ob-jet conforte son sentiment de la vérité du réel : elle découvre la résistance que présente l'obstacle à toute assimilation au soi-même et à ses songes.

Si ce rapport aux choses venait à se rompre,
l'esprit humain,
comme un navire déserté à qui l'on a coupé les amarres,
partirait à la dérive
au gré du vent et des vagues.

Les ob-jets obvient
viennent à la rencontre
du regard
lui barrent le passage.

S'il n'y avait plus rien devant elle qui la frappait,
l'intuition cesserait d'être vision
la pensée réceptacle de l'autre renoncerait à son propre jour,
s'enfoncerait dans la nuit.

La nécessité du rapport au différent, au divers, est un trait saillant de la condition humaine : s'il devenait pensée de la pensée – pensée qui ne se pense qu'elle-même, l'esprit de l'homme se délivrerait de tous ses liens et se livrerait tout entier à la profusion des significations. Du non-sens engendré par l'excès de sens.

Voilà l'œuvre de la folie.

La pensée doit donc s'abandonner à son autre, se livrer, se lier à ce qui est jeté *devant* elle. Loin de se perdre dans l'illimitation des signes, son regard rencontre alors des obstacles.

Il y a dans le *là*
spectacle qui se déroule devant la pensée
scène où elle rencontre son autre.

Grâce à la résistance du distinct de soi, l'impression d'être touché par lui peut se produire.

Dans la pensée de la pensée, l'*altre* se retire et l'esprit a l'impression de tout produire de lui-même, ou d'être touché de près par tous les menus événements sans exception et ainsi de se noyer dans la surabondance des significations.

Voilà le délire d'interprétation.

Dans les deux cas, fait défaut la solidité de l'obstacle et le sentiment de la réalité s'estompe.

La pensée se pense comme la réalité qui fait accueil aux choses, quand elle est échappée sur un dehors jeté *là* en avant d'elle.

Nous n'avons pas les yeux de Lyncée : notre vue ne pénètre pas les obstacles, elle bute sur eux.

Le devant nomme
le corrélatif de l'ouverture du regard
éclaircie déployée hors du sujet
lieu où l'autre trouve son *là*
pour l'être-*là* de l'homme.

Par rapport à ce qui se trouve à côté ou derrière soi, la métaphore du devant doit recevoir un privilège, car le corps se mouvant le plus souvent dans la dimension de l'en-avant, l'orientation habituelle du regard devient de toute nécessité devançante.

Fors soi, tout entier mouvement
d'extase
le for singulier
séparé par la distance
de la différence
connaît des affections.

La pensée ne se saisit pas d'abord comme pensée, pour ensuite s'ouvrir à ce qui n'est pas elle.

La pensée est toujours-déjà échappée sur le différent.

Les deux termes de la relation ne se tiennent pas cependant l'un en face de l'autre dans la souveraine indépendance de la substance. Le simple fait d'être en présence l'un de l'autre altère en profondeur la nature de chacun d'eux et ces altérations ne sauraient survenir en dehors de la relation par laquelle ils sont réunis.

La relation entre la pensée et l'ob-jet est interne : le même est le même parce qu'il est touché par l'autre, l'autre est autre parce qu'il touche le même.

L'intériorité : un mouvement centrifuge qui se dirige vers le divers.

La conscience tire sa consistance de son ex-position dans le dehors : sortant d'elle-même pour entrer en scène, elle se rend capable par sa libre réceptivité de subir l'influence de ce qui est distinct d'elle.

Sans cette passion de l'autre, sans l'affection par quelque chose venant du dehors, la pensée, ne butant plus sur aucun obstacle, se perdrait dans le rêve ou l'hallucination.

Le regard ne s'enferme pas dans le clos de son individualité, de sa singularité, de son idiotie.

La logique de l'ob-jection ne régresse pas au point où le présent est coupé du passé et de l'avenir. Elle progresse vers une vision de l'histoire.

V

*Chacun vit jusqu'au soir qui complète
l'amour. Sous l'autorité harmonieuse d'un prodige
commun à tous, la destinée particulière s'accomplit
jusqu'à la solitude, jusqu'à l'oracle.*

René Char

L'acte de présence des choses

Le spectacle du monde ne nécessite pas une interprétation.

Le coup d'œil distrait
 la semi écoute
 se satisfont d'eux-mêmes.

La glissade sur les choses est le mode habituel de l'ouverture de la pensée et, pour les besoins immédiats de la vie organique, la distraction convient. Pourtant, il suffit parfois d'un rien et le regard se convertit, la pensée devient *contemplative*.

La considération attentive de ce qui se produit sur la scène du monde relève d'un regard à l'affût, prêt à devenir écoute ; elle exige une application rendant à l'esprit sa pleine réceptivité. Par une vision d'en haut, quand l'œil est dilaté par l'espoir de connaître, l'esprit s'exhausse au-dessus de la vie des sentiments-sensations et s'engage dans un procès de compréhension de soi et de la totalité.

À première vue, tomberaient devant le coup d'œil distrait et la visée contemplative exactement les mêmes choses. Il n'en est rien. Bien qu'il ne s'agisse que d'un presque rien, bien que le rapide coup d'œil distrait n'y puisse rien voir, il y a toute la différence entre une chose qui est simplement *là* et une chose qui fait *acte de présence* ou, mieux dit, par laquelle *est fait* un acte de présence. Une pensée inappliquée ne saurait voir cette dissimilitude.

Et si le méditatif la voit, ce n'est pas parce qu'il trouve cette différence après l'avoir cherchée, mais plutôt parce qu'il s'est rendu plus réceptif et, soudain, est touché par la présence des choses.

à chaque instant du jour
 et de la nuit
 les choses sont simplement *là*
 l'heure de tombée
 a sonné
 elles sont jetées *là*
 le regard s'aheurte
 à des obstacles

Le coup d'oeil distrait se rend jusqu'au fond des choses – prend conscience de leur altérité –, mais il ne se comprend pas lui-même comme un pour-soi en rapport avec du divers.

Cette visée rêveuse ne remarque rien, si ce n'est ce qui est source des affects de plaisir et de douleur. Enfermée dans la clôture de ses humeurs, n'arrive à la pensée que l'épreuve de l'agréable et du désagréable. Le filtre des sentiments-sensations ne retient que les *occasions* de jouissances

et de peines. L'ob-jection, vidée de sa richesse, devient simple occasion du souple déclenchement des affects. La contemplation est au contraire exhaussement de la pensée, dépassement de la vie organique, réceptivité à autre chose qu'aux seuls effets de plaisir et de douleur.

Le coup d'œil rapide : regard distrait du chemin de vérité.

Parfois, il y a des choses qui ne sont pas jetées simplement *là* dans l'espace. Elles sont présentes.

« présent
prae-sens
étant à l'avant de soi »

Ces choses sont *poussées là devant*, elles font acte de présence. La figure du monde n'a pas alors changé, ce sont bel et bien les mêmes réalités qui sont observées, mais il y a un contraste révélateur que seul le regard contemplatif peut percevoir.

Et s'il perçoit enfin cette différence, ce n'est pas parce qu'il la cherche et que, tout d'un coup, il la trouve. Quand la discrétion ne passe plus inaperçue, c'est en raison de la manifestation signifiante de l'événement lui-même.

Cette prégnance ne doit pas être pensée comme l'actualité d'une substance qui se tient en elle-même dans la perdurance. L'acte de présence a le sens d'être – du signe, de ce qui ne repose pas en soi, mais renvoie à un autre que soi.

Ce qui arrive avec éclat attire l'attention. La répétition de ce mode de parution des événements fait naître un désir intense de compréhension.

Le contemplatif n'a pas à faire des efforts, si son attention est éveillée, disponible, prête à être attirée. La vivacité des choses ne s'impose pas, ne contraint pas l'esprit comme un raisonnement rigoureux. En raison de cette discrétion, la présence éclatante peut rester inaperçue, le coup d'œil distrait peut glisser alors sur elle sans être attiré par elle.

Mais une fois aperçu – il suffit d'ailleurs d'une seule fois –, rien n'étonne davantage que cet acte de présence, rien n'a un éclat plus vif dans la figure du monde. Le contraste entre une chose qui est simplement *là* et une autre qui se présente saute alors aux yeux.

La parution signifiante du visible ne constitue pas une figure de la différence : par elle et en elle, *hic et nunc*, est bel et bien donné un sens devant être interprété.

Même remarqué, l'acte de présence ne s'impose pas, ne soumet pas à des obligations.

On peut balayer du revers de la main ces faits : le sentiment d'être atteint, d'être visé serait purement imaginaire et sans consistance. Ce refus est toujours possible – avec toutes les modalités sous lesquelles le déni arrive à se décliner –, mais alors il est infidèle à l'expérience.

Être philosophe : chercher à discerner, dans la succession des actes de présence, le déroulement énigmatique de sa propre destinée.

L'acceptation du destin n'est pas un acte gratuit, une décision immotivée, un choix irraisonné ; toutes les raisons du monde ne pourront jamais forcer un individu qui s'y refuse à braquer les yeux sur l'horizon d'appel de la présence vivide.

La philosophie expose ses raisons, elle veut convaincre, non pas contraindre.

Le concept de vérité comme élucidation du mystère entourant les intentions de signification – dont les choses prégnantes sont porteuses – donne du relief à la notion de destinée.

À la lumière de ce concept herméneutique, la vérité devient une tâche, un effort de compréhension du pour-soi et de sa situation dans le monde.

La vérité émerge de l'application de l'esprit au sens des actes de présence des choses.

VI

Au cœur de la poésie, [...] il y a une subjectivité qui se forme, s'éprouve, se constitue en destin ; et par ce fait une interrogation et une inquiétude qui – orientées par ce souci d'un accord vrai avec l'être – excèdent toute connaissance d'un aspect particulier de notre être, et toute formule de ce savoir.

Yves Bonnefoy

Herméneutique de l'existence

Il ne saurait y avoir de destinée consciente de soi sans cette ouverture réceptive d'un esprit qui désormais se comprend lui-même comme destinataire, comme herméneute. Mais le *déroulement* concret de ce qui sera sa destinée ne dépend pas entièrement de l'allocutaire puisqu'il n'est pas le producteur de ce qui arrive, de ce qui *lui* arrive : il n'est pas maître de sa propre histoire.

Allocutaire et non locuteur archéal, le récepteur n'est pas le point de départ de l'adresse de la parole et des intentions de signification.

Le destinataire n'est pas celui
qui fait faire aux réalités présentes
leur acte de présence ;
ce n'est pas lui qui *pousse*
les choses devant le spectateur
du spectacle du monde
et qui les transforme pour lui
en véhicules d'intentions de signification.

Le destinataire à qui est adressé un sens destinal est simple ouverture réceptive.

Le regard est le nom
de l'ouverture des sens
aux choses pittoresques
aux « yimages »
aux signes
de la présence fugitive
d'une absence.

Dans le cours sinueux des événements, s'il s'ouvre à la destination du sens, l'existant herméneute découvre une histoire, son histoire. Ce qui arrive jusqu'à lui comme énigme à interpréter ne se produit pas sans lui : aucun événement ne serait prégnant s'il ne demandait pas à être traduit.

L'acte de présence que font parfois certaines réalités présentes attire l'attention. L'avènement de la présence la main-tenance dans la durée devient événement signifiant qui réclame d'être compris ; cet événement est particulièrement concerné par l'idée d'être interprété
eventus interpretandus
il est événement interprétatif.

Aucun événement interprétatif ne se produirait en l'absence d'une compréhension de soi comme interprète. Mais cette conscience de soi s'accomplit comme réceptivité, comme ouverture à ce qui, dans la tombée des choses, dans leur persistance renvoie à un horizon de sens qui toujours-déjà se dérobo.

Chaque moment d'une destinée n'est en rien une situation que l'on domine, mais une tâche que l'on assume.

Remplir sa destinée : faire des progrès dans la connaissance de la vérité.

Accomplir son destin : découvrir dans la cadence des événements un sens à interpréter ; avant tout chercher à comprendre, grâce à des efforts de traduction, des intentions de signification.

Sans la participation de l'allocutaire,
sans son concours actif dans l'interprétation,
la vérité n'aurait pas lieu ;
mais l'herméneute ne maîtrise pas
les tenants et les aboutissants
de l'adresse du sens.

Il n'y a pas de maître de vérité.

Le sens n'est pas accordé aux choses par le regard, il se livre à contre-jour.
Le vrai est accord authentique avec un sens déchiffré, mais toujours *reçu*.

Aucune règle ne saurait garantir la justesse d'une traduction qui demeure de ce fait toujours provisoire et révisable, d'autant plus que l'herméneute de sa propre existence ne connaît pas la fin de l'histoire.

L'interprétation exige confirmation. Elle survient parfois à la suite d'une répétition d'actes de présence et d'une production de versions qui rehaussent *le sentiment de comprendre*.

Comprendre, oh ! étonnante chose : ce qui pour l'esprit semblait auparavant si obscur, apparaît maintenant clair comme de l'eau de roche. Ce qui est vraiment saisi semble tellement facile à concevoir ! La réussite de l'effort herméneutique est à l'origine de ce sentiment de compréhension.

Personne n'a la maîtrise d'un sentiment aussi fugitif. Avoir l'impression d'être dans le vrai, de saisir des intentions de signification ne pourrait survenir si l'allocutaire restait prisonnier du regard distrait, s'il n'essayait pas de voir dans la figure du monde ce qui reste en retrait de la manifestation.

Quand le sentiment d'avoir compris accède à la claire conscience, il est lui-même événement interprétatif destiné au destinataire.

Modeler sa propre destinée par le travail de l'interprétation : exister pour la vérité.

L'appel herméneutique réclame de la maîtrise : celle de soi.

Inaccessible au regard
de l'existant
exégète de lui-même
l'Autre
se livre dans la trace.

Une attitude interrogative, un sens de la mesure, une modestie des prétentions empêcheront l'herméneute de soi de sombrer dans le délire d'interprétation.

La maîtrise de soi n'a pas seulement la forme de la prudence épistémologique, elle aussi courage.

L'existence n'est-elle pas une étoffe où s'entrecroisent mille petits bonheurs, mais où la trame rouge des douleurs muettes luit d'un éclat métallique ?

La souffrance – abandon à l'immédiateté de l'affect aveugle, errance coupée de tout appel herméneutique – pousse au refus de l'interprétation sous la forme d'une résignation désespérée ou d'une protestation impuissante contre le pur non-sens.

L'empire sur soi – virtuosité de l'âme – se veut constance et fermeté devant la figure du néant, devant ce qui semble obstinément s'opposer aux projets de vie fondamentaux, devant la présence vertigineuse du mal.

L'être humain
l'humain *acte d'être*
est traversé par le mal.

Le courage, cette capacité de conserver un regard contemplatif devant la douleur, voit en elle un événement interprétatif, souffre de supporter le poids de l'insupportable.

Le pour-soi résolu ne détourne pas le regard
le mal est son objet herméneutique.

Acceptation confiante, la détermination tient le milieu entre désespérance atone et révolte illusoire. *Amor fati* : l'amour du destin se comprend comme adhésion aux aléas de la vie, fermeté devant la part dévolue au mal.

Cette acceptation est le fait d'un acte de la volonté : *vouloir tout ce qui lui arrive*, voilà ce dont la liberté consciente de soi se rend capable lorsqu'elle embrasse sa destinée. Cette résolution réfléchie recherche le sens à ce qui est donné comme non-sens.

La contemplation courageuse s'approche du mal, l'interroge, s'ouvre à la possibilité de son interprétation. La révolte ou la résignation le fuient.

L'*amor fati* est passion de traduire l'indéchiffrable non-sens du mal.

VII

*Et mon regard part en chasse effrénément
De cette splendeur qui s'en va
De la clarté qui s'échappe
Par les fissures du temps*

Saint-Denys Garneau

Le travail de la langue

La compréhension ne demeure pas extérieure à l'énigme devant être déchiffrée. Il n'y a pas d'un côté un sens tout fait, établi indépendamment du langage et de l'autre, un stock de mots ou d'expressions parmi lesquels le traducteur peut choisir à loisir pour exprimer ce sens déjà constitué. Les choses ne se passent pas ainsi.

Le sens ne se tient pas à l'extérieur du discours comme s'il était une substance fermée sur soi. Instables, in-constants, in-décis, les significations et les mots se rencontrent par occasion.

incidences
coïncidences
sens discours
chute l'un dans l'autre
selon une cadence
fortuite

Compréhension et expression relèvent toutes deux de la *réception* du sens. Seule une langue métaphorique correspond à la réceptivité du regard contemplatif.

La conception instrumentale du langage : le principal obstacle à surmonter pour comprendre la nature réceptive du discours métaphorique. La pensée et les mots ne sont pas deux extériorités qui tombent l'une en dehors de l'autre dans une indifférence de marbre.

La compréhension du sens est inséparable de son expression.

Une pensée n'existe pas d'abord en elle-même pour ensuite, de manière contingente, être exprimée en des termes plus ou moins bien choisis.

La pensée est un devenir-langage.

Dans la conception instrumentale, les mots sont vus comme des moyens extérieurs aux significations : le concept est un en-soi souverain et sourd qui demeure identique à lui-même à travers toutes les expressions disponibles dans toutes les langues possibles. Le choix d'une expression particulière relève de la contingence : ce n'est pas le concept lui-même – déjà constitué –, mais les circonstances qui motivent ce choix.

On choisira telle expression parce qu'elle est nouvelle, ou plus parlante pour tel groupe déterminé, ou moins évocatrice d'images nuisant à la compréhension, etc. Toutes ces raisons peuvent être parfaitement valables. Cependant, elles impliquent une dissociation entre les concepts et les mots où ceux-ci sont vus comme des véhicules indifférents de ceux-là.

La conception instrumentale du langage est un obstacle à la saisie du travail de la langue.

La matière travaille quand elle subit des altérations sous l'effet de diverses forces, en particulier quand les parties d'un assemblage de matériaux se disjoignent sous l'effet de la pression. Entre les pièces d'un meuble, par exemple, se crée alors un jeu. Ainsi une langue travaille lorsque se produit en elle une disjonction entre les mots eux-mêmes, ou entre les mots et les choses. Une langue travaille s'il y a en elle du jeu.

La langue de la publicité, structurée de fond en comble par sa valeur d'usage, vouée toute entière aux nécessités du commerce, ne travaille pas, bien qu'elle soit astreinte à besogner. Les jeux de mots, omniprésents, indiquent assez qu'il s'agit de jeux de l'intelligence avec des mots, ce qui en aucun cas n'est le jeu du langage lui-même. Le jeu de mot publicitaire est une trouvaille de l'entendement, le jeu dans les mots, un ouvrage de l'esprit.

le jeu du langage
mémoire des mots
musique de leurs
infimes harmoniques

Loin d'être le souverain disposant du haut de sa maîtrise omnisciente le matériau linguistique, l'interprète, comme auteur d'une traduction écrite ou non, est toujours dépassé par les mots qui viennent à son esprit.

Les significations que les mots contiennent excèdent toujours-déjà les intentions de l'auteur.

Écrire s'abandonner se laisser dériver dans le grand large.

Le langage travaille, il échappe au dispositif discursif dont dispose le traducteur. Par delà l'intentionnalité ouvrière de l'herméneute, s'il est dans un état de grande réceptivité, sa langue devient ouvrière d'une compréhension du sens.

Dans l'œuvre, la langue œuvre.

Mais il arrive aussi à la langue de se désœuvrer. Quand les impératifs de l'administration, de la professionnalisation et de la communication prennent le pas sur l'ouverture à la multiplicité des significations, le travail discursif est rendu impossible par cet usage technocratique du langage.

Le vocabulaire aseptisé de l'école analytique ne saurait en aucun cas produire du jeu, ouvrir une voie d'accès à la signifiante. La langue de la métaphysique – par delà ses oublis historiques – demeure ouverture constante à l'infini discursif. En raison du travail de la langue en son sein, elle rend possible une pluralité toujours plus signifiante d'interprétations.

Non pas seulement excès d'un toujours encore « à-dire » sur le dire effectif, et, par delà les limites d'un inépuisable vouloir dire, l'infini discursif se donne comme logos englobant langagier où toutes les significations possibles ont lieu.

L'infini discursif ne se fait pas entendre dans un idiome algébrique. La frileuse clarté analytique – nom du vain effort de scientificité de la philosophie – désœuvre la langue dans laquelle elle cherche à imposer ses contraintes.

Comment attacher du prix à la prétendue précision d'analyses qui ne livrent que des résultats insignifiants sur le plan métaphysique ?

Istam philosophiam flocci facio.

L'œuvre de l'interprétation du sens est production d'une langue de la différence. L'herméneute ne se comprend pas lui-même comme un habile ingénieur qui à force d'ingéniosité fait dire à la parerie usuelle des merveilles insoupçonnées.

Sous l'influence du sens ivre de voir l'auteur s'enveloppe dans une langue en travail moyen terme où se manifeste l'infini discursif.

une langue autre
œuvre de poésie
œuvre de philosophie

grâce à la langue !
être vraiment
dans le là
d'une existence
consciente de soi

Poésie et philosophie sont autres
pour le philosophe
le poète est *son* autre.

Les mots et les choses ne sont pas deux extériorités qui se font face l'une l'autre. Sans le réseau de signifiante qu'instaure la désignation par la parole, les choses – si tant est qu'il y aurait des objets et non pas un pur magma – baigneraient dans leur être brut : elles ne seraient pas rien du tout, mais elles manqueraient de toute détermination signifiante. Celle-ci advient au divers par la nomination.

Le discours de la poésie/philosophie ne reproduit pas seulement dans la répétition le mouvement du dévoilement des choses, ce dire fait apparaître pour la première fois des choses qui par elles-mêmes n'ont pas la force de se montrer.

La langue dans la langue tisse des relations qui n'auraient pas lieu sans elle : ce lieu, c'est l'horizon de sens que la diction amène à parution.

par le verbe
le monde vient au monde
ce lieu de l'apparaître
cette béance
ce *là*
où s'éploie
l'extériorité
qui se reploie
dans la latence
de ses horizons

Qu'il soit poète ou philosophe, l'auteur créateur est un existant herméneute de lui-même qui baigne dans le langage comme les choses baignent dans la lumière du jour.

Dans ses actes de parole, le traducteur ne dispose pas du langage comme d'un instrument dont l'usage est réglé et dont l'effectivité dépend entièrement de l'utilisateur et de sa maîtrise. Les actes de nomination, ne serait-ce qu'en vertu des harmoniques des mots, produisent des significations qui échappent au créateur qui se met à l'œuvre.

L'auteur fait advenir l'irreprésentable.

Pour la raison arraisonnable, le réel se réduit au représentable, aux éléments de la cogitation qui rendent possible une manipulation de l'étant selon des règles.

Le règne de la représentation dans le langage ? Les formes dérivables par les seules règles de la grammaire.

L'irreprésentable excède l'intelligence analytique.

Il y a ymage quand les mots de la langue dans la langue font signe vers ce qui reste en retrait dans l'invisible, quand les mots de l'apparaître des choses s'accordent avec le versant de l'inapparaître.

Avec des ymages, l'interprète se porte vers l'origine indéchiffrable de la signifiante. Une langue qui travaille, une langue où les rapports habituels entre les mots et les choses sont disjoints, où toute expression forme figure est la seule qui appartienne en propre à la réception et à l'interprétation du sens.

L'acte de présence d'une réalité présente est lui-même une métaphore : il est un symbole qui porte le destinataire au-delà du visible vers ce qui ne saurait s'étaler dans une représentation/itération. La langue de l'interprète est de toute nécessité métaphorique, car elle est

la langue d'arrivée d'une traduction dont l'original est manquant, dont la langue de départ est inaudible. Les ymages dans la langue de l'interprète sont des signes de ce qui demeure en retrait à l'horizon.

VIII

Te voilà verbe en face de mon être

Saint-Denys Garneau

Métaphore et réceptivité

Méta-phore échappée sur l'infini discursif.

Par leurs actes de présence fabuleux les ob-jets deviennent métaphores portent le regard au-delà du visible.

Libérées de toute normalisation, banalisation, inféodation aux impératifs de l'idéologie, de l'administration ou du commerce, les langues naturelles profilent une multiplicité potentiellement infinie de mondes. Autant d'auteurs créateurs nommant les choses, autant de nouveaux mondes qui sont mis au monde, livrés à l'extériorité du paraître.

au dehors du langage
il n'y a rien
non pas le non-être
le rien du tout
l'inexistence
mais le pur informe
absence radicale
de toute détermination
pas même celle de l'un

« Une » multiplicité désarticulée de sensations insignifiantes : voilà, *pour nous*, le dehors du discursif.

Le langage instaure la logique de l'être et du sens : il n'y a de réalité, de signification que dans le discours.

Comme lieu de l'apparaître du réel, le discours existe en abyme de lui-même : les apparitions se détachent d'un fonds sans fond qui n'apparaît pas lui-même. Ce fonds abyssal, duquel émerge des réalités, c'est l'infini discursif.

Par abouchement avec cet infini, l'interprète s'abandonne à l'infinitude du logos.

Accédant au moment de la genèse de l'apparition des choses, le traducteur n'est pas le maître de sa parole : l'infini discursif l'englobe dans sa luxuriance.

Le traducteur ne saurait réduire cet englobant aux formes de l'éloquence, car le logos est ce qui rend possible l'éloquence.

L'herméneute est agi : loin de dominer l'insondable verbe, il est saisi par lui. La langue de la translation travaille œuvre si le producteur du discours est lui-même enveloppé dans cette langue.

Dessais de sa propre maîtrise, l'auteur, s'il se confie à sa propre réceptivité, permet l'irruption du logos dans son discours et le raccord entre lui et l'être.

Être vraiment, c'est faire acte de présence.

Dans le monde que fait advenir la parole de l'existant exégète, il y a des réalités qui font acte de présence. Le sens de l'être du monde ainsi créé échappe de toutes parts à son créateur : véhicule du logos, l'auteur n'est pas l'acteur qui pousse devant lui des réalités présentes, l'auteur fait advenir un monde en le recevant d'un autre.

Ainsi la formation d'une langue de la compréhension exhausse la réceptivité du destinataire. En harmonie avec la surabondance du verbe, l'énonciation exalte l'interprète en faisant advenir *par elle-même* des réalités qui apparaissent avec éclat.

Les mots de l'interprétation sont des figures de ce verbe surabondant, mais inaudible de manière immédiate. Devenus le moyen terme d'un rapport à un absolu inaccessible sans eux, ils ont perdu leur sens propre.

Par essence métaphorique, le discours de la réception du sens ne nomme pas les objets immédiats de l'expérience, mais pointent vers l'origine de la signifiante. Les expressions de cette langue autre deviennent des ymages, car elles dégagent un horizon, déportent le regard sur l'origine de l'objection.

réceptives les choses ne le sont pas
elles ne font rien
et ne subissent rien

Il n'y a dans les choses aucune initiative.

Dire – elles sont – ne signifie pas non plus qu'elles se manifestent par elles-mêmes.

Se manifester, exercer une action sur soi-même, c'est se tirer *soi* hors d'une latence pour se déployer *soi* dans l'apparaître.

Les choses n'exercent pas une telle action sur elles-mêmes ou sur d'autres, elles sont sans plus.

Le « il y a » résume adéquatement l'inertie des choses.

La réceptivité – la capacité d'être affecté – est le fait de l'esprit.

Quand deux choses restent extérieures l'une à l'égard de l'autre, quand une relation purement externe joint des choses disjointes, aucune affection de l'une par l'autre n'est possible.

Entre les choses, il y a une séparation radicale, elles ne s'atteignent pas, n'entrent pas en contact,

elles demeurent étrangères les unes aux autres.

Seuls des esprits peuvent s'atteindre.

Atteignable, réceptif, l'esprit est passible, capable de passion ; l'autre peut le toucher, le faire pâtir. La passion fondamentale de l'esprit est ouverture à son autre et c'est par la grâce de cette ouverture constitutive de son être qu'il est réception de l'autre.

La langue de la réception et celle de la passion ne font qu'une : par la médiation de l'image métaphorique, l'interprète fait signe vers cet Autre qui le fait pâtir. Dans le langage normalisé – que ce soit celui de la vie courante ou celui de l'expertise administrative –, l'expérience de la réception est décrite comme si les choses affectaient l'esprit ; mais cet idiome commun, qui ne témoigne que de l'inattention propre au coup d'œil distrait, obscurcit cette expérience et ne l'entend pas dans une langue appropriée.

L'esprit ne fait pas l'expérience d'être affecté par les objets eux-mêmes – qui seraient ainsi point de départ d'une initiative. Par delà l'immédiateté de la manifestation des choses, il y a dans la connaissance saisie de l'acte de présence des réalités présentes. Ce ne sont pas les choses elles-mêmes qui atteignent l'esprit, mais les intentions de signification dont elles sont porteuses. La signification est le médiateur de la communication : l'esprit sait qu'il vient d'être touché parce que l'Autre a eu l'intention de l'atteindre.

Il n'y a pas *position* du sens. L'épreuve fondamentale est celle de se sentir atteint, de se reconnaître comme le terme d'une destination, d'une intention de signification.

Les intentions se lisent dans la prégnance signifiante des événements interprétatifs.

La passion définitoire d'une existence consiste en la découverte de sa propre destinée. Le langage : milieu dans lequel passe le sens destiné, lieu de la réceptivité.

Les images suggérant le sens ne sont pas choisies volontairement comme si le discours et la compréhension se tenaient dans un rapport externe, lointain. Sont donnés dans le pâtir de la destination à la fois l'énigme et les mots qui font signe vers son élucidation graduelle.

L'auteur n'élabore pas la langue de la création du monde : ses métaphores, il les reçoit en vertu de l'exhaussement de sa réceptivité. Il parvient à se hisser à la hauteur du verbe non par un effort volontaire, mais par une attente patiente.

La compréhension de soi comme destinataire et les formules qui la rendent intelligible forment une unité dans l'expérience de la réception : le désir de l'interprétation et le dire qui en permet l'effectuation sont tous les deux destinés.

L'auteur créateur ne choisit pas ses mots de manière délibérée comme il choisirait des outils pour accomplir une tâche,

les métaphores dont il est l'occasion d'émergence
ne font pas l'objet d'une dictée.
Le fonds en abyme du réel se dit à haute voix
dans la langue de la création,
mais il ne dicte pas à un auteur
purement passif sa propre parole.

L'exhaussement de la réceptivité ne signifie pas l'effacement de soi dans la passivité. Le traducteur n'est pas l'instrument – inconscient de lui-même – d'une diction du réel : il n'est pas le transcripateur des mots d'une dictée : l'absence de maîtrise ne signifie pas atonie et apathie.

Sapientis est verba facere.

Le pour-soi herméneute possède en propre le pouvoir des mots.

Pour être en mesure de produire une parole épiphanie d'un monde, il a fallu qu'il s'ouvre à l'infini, qu'il accède au regard contemplatif.

Obstacles à franchir pour accéder à la réceptivité créatrice :

coup d'œil distrait
soumission aux autorités
refus de l'interprétation.

La passion du sens, l'auteur l'éprouve résolument, s'il ne se refuse pas à l'incertitude, au sentiment d'incomplétude, à une extravagance toujours possible de l'interprétation ; s'il s'abandonne...

Faire entendre des verbes sonores est impossible dans un idiome rationalisé, dans une langue de l'administration des choses et des hommes.

Que la philosophie analytique s'écrive dans une *lingua franca* du commerce des idées trahit une pauvreté de la pensée que sa position dominante dans la culture ne parvient pas à dissimuler. En s'enfermant dans une succession sans fin de thèses soutenues par des arguments et réfutées par des contre-exemples plus ou moins ingénieux, la raison analytique, non seulement n'aboutit à aucune avancée spéculative, mais l'idiome technique qui lui sert de véhicule est si pauvre que rien de significatif pour l'esprit ne s'y trouve. L'imitation lourde et grotesque de l'exactitude mathématique et la manie de l'autoréférentialité du langage interdisent l'apparition d'une langue dans la langue.

Sans la passion du verbe, les penseurs se ravalent au rang de phraseurs.

IX

*Il est des jours de brume et de lumière vague,
Où l'homme, que la vie à chaque instant confond,
Étudiant la plante, ou l'étoile, ou la vague,
S'accoude au bord croulant du problème sans fond ;*

*Où le songeur, pareil aux antiques augures,
Cherchant Dieu que jadis plus d'un voyant surprit,
Médite en regardant fixement les figures
Qu'on a dans l'ombre de l'esprit [...].*

Victor Hugo

Philosophie et poésie

Langue de la réception langue de l'interprétation la philosophie produit des métaphores par construction de concepts.

Ces représentations symboliques expriment ce par quoi un monde est un monde, elles pointent le fonds sans fond à partir duquel émergent des réalités, elles suggèrent une réponse à l'énigme du sens.

oh ! ymage
éclaircie
au fond
de l'horizon

Les figures de l'imagination discursive ne présentent pas les choses sous un mode qui permet la maîtrise de l'étant par le calcul ; elles se veulent des re-présentations où le *re-* a valeur intensive et non pas itérative.

Une ymage une ardente parution de l'irreprésentable.

Moment discursif de l'esprit lieu de l'articulation argumentative du discours
s'il n'est pas l'index du sens,
s'il n'est pas intelligence du logos le concept tourne et retourne l'in-signifiante.
Quand il se construit comme métaphore,
quand il porte l'esprit par delà les faits bruts vers
l'autre face du monde,
il occupe dans la langue
la place de ce qui donne à penser :
le concept devient symbole.

Si, par hypertrophie, le concept est réduit à une abstraction générale, si le discours de la philosophie cherche à se couler dans les formes de l'exactitude propre aux sciences formelles, la langue cesse de travailler pour s'étaler comme une collection de propositions rigoureuses, mais étales, à qui manque tout dynamisme pour suggérer le sens. Comment devenir philosophe, pour-soi conscient du soi interprète – penseur artiste du langage –, si l'on se limite à *utiliser* un idiome normalisé ?

Inventer des verbes signifie parler le monde.

La parlerie analytique verbie. Elle parlotte d'une voix blanche, trop nette pour signifier, pour suggérer l'envers des choses.

Sans la reconnaissance par la pensée du sens qui lui est destiné, la conceptualisation tourne à vide, elle se ravale elle-même à une construction procédant par abstraction et ne pouvant viser à produire que des algorithmes.

La notion produite par l'intelligence analytique n'est ainsi qu'une suite finie d'opérations permettant de subsumer des individus sous un universel abstrait.

Moment de la vie de l'esprit échappée sur l'infini discursif,
 le concept spéculatif ymage sage renvoie au fonds insondable
 où puise le désir insatiable de comprendre un sens inépuisable.
 Le concept de l'esprit discursif n'est pas une procédure servant à résoudre
 un problème, mais une tâche proposée à l'interprétation.

La notion analytique
 énonce une formule
 le concept spéculatif
 annonce une signification.

La re-présentation symbolique produit une trouée qui laisse voir en quelque façon le fonds irreprésentable de la signifiante.

Au lieu de faire du bruit – de produire des sons coupés de leur signification destinale – le philosophe fait des verbes.

Le philosophe a le verbe haut : le concept parle une langue qui s'écarte de tout idiome normalisé.

La langue de la philosophie se forme dans l'écart entre l'ymage conceptuelle et l'ordre normé de l'idiome analytique.

Ce parler se veut profusion de notions ingénieuses, le dire philosophique s'épanouit en gerbes de concepts.

La poésie au plus haut point travail du langage au sens d'un génitif subjectif.

travail de nomination
 des choses
 de suggestion
 du sens
 un monde se détache
 origine en différence
 de cette émergence

La poésie est connaissance de l'être par visitation.

Par la multiplication des perspectives sur un objet lui-même multiplié par l'éclatement du sens, par l'écart entre les mots usuels, usés et les tours du jeu des mots, la poésie s'exhibe comme langue qui travaille : il y a en elle dislocation des combinaisons de mots pétrifiés par l'usage.

La parole du poète produit une langue autre, une langue apparition : les poèmes écrits en français ne sont plus du français, ils sont du villonnais, du baudelairien, du saint-john-persan.

Même quand elle s'y refuse, la poésie se fonde sur la métaphore, mais, contrairement à la philosophie, ses figures ne sont pas conceptuelles.

La poésie est captation de l'être sans concept.

Les mots du poème font ymages s'abouchent avec le logos sans la médiation de l'argument : la mise au monde du sens n'a pas la forme d'une démonstration. La métaphore poétique manifeste et cache tout à la fois les réalités qu'elle nomme ; la structure de renvoi son essence crée une échappée sur un nouveau monde, sur la face cachée du visible.

L'ymage suggère ce qui a nom que par elle.

Diction de la passion de l'envers des faits bruts, la poésie évoque la signification de l'acte de présence du monde advenant dans le jeu des métaphores.

Im-patience refus de la poésie.

Libéré des contraintes de la discursivité explicative, le dire du poète disloque par le choc de ses actes de parole les sociolectes de la communication, de l'administration et du commerce ; son idiome idiotique travaille comme aucune autre langue, et se livre tout entier au jeu.

la poésie est liberté

Pour la philosophie, le poème donne l'exemple de l'affranchissement des contraintes qui empêchent la formation d'une langue dans la langue.

Quand la construction du concept se règle sur le poème, elle rend possible un accord entre l'interprète et l'infini discursif qui se nomme vérité.

Poésie et philosophie tombent l'une dans l'autre.

Diction poétique du fonds du réel astreinte à la discipline du concept, c'est à ce titre que le discours philosophique correspond au logos et que le travail qui se fait en lui met à l'œuvre le sens. L'absence du concept et de la mise en ordre explicative n'empêche pas le poème de mettre lui aussi au monde des ymages, d'être regard sur l'autre versant des faits bruts.

Poésie et philosophie ne peuvent s'écrire dans la *lingua franca*.

La *lingua franca* de l'institution du savoir, de la circulation des idées, n'a pas les ressources pour inventer des verbes, pour parler avec art de l'adresse des significations.

La langue autre de la philosophie/poésie produit des significations au-delà des intentions du créateur ; en elle et par elle surgissent des réalités qui font acte de présence et qui forment un nouveau monde.

Contrairement aux savoirs qui se veulent spécialisés, qui se construisent comme n'ayant rien à voir avec la reconnaissance de soi comme destinataire d'intentions de signification, poètes et philosophes s'entendent en se comprenant tous deux comme truchements de ce qui fait signe vers l'origine de l'adresse du sens, comme traducteurs des traces d'une langue archéale, comme interprètes de ce qui échoit à chacun comme sa destinée.

Poésie et philosophie s'accordent pour dire la vérité.

Truchement, drogman

tel est le poète

tel est le philosophe.

X

*Il n'y a pas de signification qui
préexiste au poème, il n'y a qu'un
destin qui a pris forme et sait dire,
directement, son adhésion à soi-même
[...].*

Yves Bonnefoy

L'intuition contemplative

Le philosophe – par construction de concepts – donne une articulation au sens de la totalité pour modifier en profondeur sa propre façon de vivre.

philosophie
saisie du réel
ressaisie de soi
pour mieux vivre

Pour mieux vivre. Une philosophie qui en aucune manière n'a pour effet de rehausser la capacité de diriger sa propre existence sombre dans l'inanité. Le rapport entre la construction des concepts et la vie peut être fort éloigné, mais l'absence de tout rapport indique assez une perte irrémédiable du sens de la philosophie.

La connaissance de la vérité doit être poursuivie pour elle-même, et non pour les honneurs ou le pouvoir.

Le savoir a sa propre fin en lui-même : la recherche de la compréhension modifie par elle-même en profondeur l'être de celui qui se consacre à cette tâche.

Vitam impedere vero.

Il suffit de rechercher le vrai par intérêt pour le vrai pour mieux vivre déjà. Tout autre intérêt empêche la connaissance de donner du fruit.

Au vu de la faiblesse de l'esprit humain, de son état d'ignorance quant à la fin de l'histoire, la tâche de comprendre le tout du réel serait dérisoire et vouée à l'échec si l'aventure du langage qu'est la philosophie, si l'ouverture à l'infini discursif n'était pas en même temps *réception* du sens de la totalité.

Saisir sans effort et tout d'un coup ce sens : ainsi se produit la réception contemplative du vrai.

Le sens adressé n'est plus seulement celui d'une destinée particulière, il est celui du destin de l'humanité : l'histoire déroule une suite d'actes de présence, d'événements interprétatifs dans la durée.

Mener la vie de l'esprit, c'est chercher à comprendre le sens de l'histoire. La condition de la réception contemplative, a pour nom élévation, sublimation.

Ce mot de sublimation n'est pas celui de la psychanalyse, c'est celui de la croix de la psychanalyse.

La sublimation est procès de constitution de soi comme réceptivité par le moyen d'un rapport au langage ordonné à la recherche du beau.

La forme de l'individu et celle du monde apparent adviennent dans la langue du discours intérieur : la langue est le rapport à soi et au monde qui donne forme à l'expérience : si elle est peu ou pas abouchée avec l'infini discursif, si elle est pauvre, la langue reste en deçà de ses possibilités de découverte du sens ; c'est dans les formes de la beauté que s'exprime la richesse de la vérité.

Le beau est la manifestation immédiate du bien.

Le beau est la manifestation adéquate du vrai.

Les figures du langage beau sont les seules capables de donner consistance au sens, sont les seules aptes, non pas à décrire de l'extérieur un acte de présence – où à le reproduire dans la représentation –, mais à donner à cet acte la possibilité d'*être* acte dans la langue de l'interprétation.

dans une langue appauvrie
la présence reflétée
de la présence reflétante
n'a pas lieu d'être

la sublimation
refus de l'enfermement
élévation de l'esprit
mouvement vers le beau
où souffle
l'insondable logos

Le désir du beau animant le langage de la compréhension de soi permet une sortie hors de l'abyme de la mort et du néant.

Le beau donne du relief à ce langage, le beau en fait le lieu de l'être, le lieu du devenir-réalité.

En accomplissant son acte d'être dans la langue, l'acte de présence devient une réalité qui *est* : la signification de cet acte est identique à la signification des mots qui le disent. Déployé dans des formes qui l'informent, le sens n'advient donc que dans la beauté, c'est par elle qu'il échappe à l'indistinction.

Si la vérité dit la correspondance entre le destinataire et le signifié à lui adressé, la beauté énonce l'adéquation de la langue de la compréhension à l'événement interprétatif.

lieu de l'un et de l'être

le langage beau
 ce corps de gloire
 soustrait au néant
 à la mort

Dans le dire vrai, la présence de la grâce témoigne d'une harmonie avec le logos, révèle que la détermination de l'un donne forme à l'expression du sens.

l'éclat de la grâce
 est lumière
 de l'un
 le sens a pris
 forme
 il est à l'abri
 de l'indistinction
 du magma

le sublime dans la langue rend possible
 une déprise de la puissance du néant
 l'un advient à parution dans la signifiante

Le beau donne l'existant à lui-même et lui redonne sa vérité.

Beauté don à la pensée de son ultime possible, celui de s'ouvrir à une réception recueillie de son à-venir.

Philosophie discours beau de la vérité.

D'abord discours au sujet de la vérité, désir de saisir des intentions de signification qui se produisent sur la scène du théâtre de l'être. Correspondre discursivement à l'être, s'ouvrir par sublimation à la visée d'une intention, c'est rendre explicite un sens dans les formes du langage de la beauté. La compréhension prend forme dans les formes du beau : le langage de la grâce rend possible la lecture du destin et de l'histoire.

Une réception compréhensive de la signifiante s'accomplit quand le discours de la vérité devient logos de la vérité elle-même ou philosophie. D'objectif qu'il était, le génitif est devenu subjectif. Le discours de la vérité – désormais expression du logos lui-même – n'a pas pour seul auteur l'individualité empirique qui dans les faits produit ce discours. Dans la mesure où l'individu s'est rendu réceptif par sublimation, l'auteur de son discours ce n'est pas lui, mais l'Autre innommable à l'origine du sens des événements interprétatifs.

Le vouloir dire vrai n'est pas une construction explicative, ni une pure description : il s'effectue dans la contemplation.

L'intuition contemplative se produit indépendamment de toute activité positionnelle, que ce soit celle de jeter un filet conceptuel sur le réel ou celle de transformer le monde en phénomène.

Dans la contemplation, il y a identité de l'esprit et du réel : le sens compris devient exactement le même que le sens destiné.

L'essence de l'intuition contemplative réclame la discursivité, car la signifiante a pour lieu le langage. Une intuition muette ne saurait devenir vision de la lumière du sens enveloppant généreusement le monde : il n'y a saisie du sens que dans la compréhension et celle-ci ne se produit que dans l'énonciation d'un discours.

Une intuition muette est aveugle : inexprimé, un vouloir dire reste en attente de lui-même ; inexprimable, il s'abîme dans l'indistinction.

Le regard simple de l'amour du vrai
a pour origine le silence muet ;
l'acte de présence signifie
mais ne dit pas ce qu'il signifie.

Par la répétition d'actes d'interprétation qui laissent parler le réel,
le regard simple *s'achève* par delà le discours
dans le silence *sonore*
d'une compréhension
de l'univers savoir.

La contemplation interprétative s'absorbe dans une vue discursive des choses.
La contemplation spéculative, à terme, est saisie post-discursive de la totalité.

Quand par la grâce – de la forme du beau – l'acte de présence d'une réalité présente fait son acte d'être dans le discours ; quand l'événement interprétatif lui-même parle dans la langue de l'interprétation, le sens exprimé est identique au sens destiné et ainsi la voix du destinataire et celle du destinataire ne font qu'une.

l'intuition contemplative
a lieu
dans le discours beau
de la vérité

Une belle diction a pour condition la sublimation.

La contemplation ne voit pas un spectacle qui se produit *devant* le regard ; l'intuition ne s'accomplit pas comme représentation ou position synthétique du divers *devant* l'esprit.

L'intuition contemplative abolit tout devant spatial, mais non pas le *là*.

grâce à la forme dans le langage
 le regard dilaté
 l'audition de l'im-mense logos
 deviennent expérience
 de l'unité du même et de l'autre
 résolution de la suspension de l'accord
 de la différence du sens

La fusion du sens compris avec le sens destiné s'effectue quand l'accord avec l'infini discursif qui a permis à la langue de la compréhension de travailler, de dire, par delà les intentions et la maîtrise de l'interprète, dit ce que dit la langue archéale inaudible.

La résolution de la différence ne saurait être définitive, car le dire vrai ne se donne pas tout en entier d'un seul coup. L'expérience de l'acte de présence d'une réalité présente ne se répète jamais identique à elle-même : il y a toujours en elle du nouveau : l'interprétation demeure de ce fait provisoire et perfectible.

Être en concordance avec le logos arrive, tombe occasionnellement : cela ressortit à la chance, cela est un cas échéant.

Par la médiation du sens, le destinataire et le destinataire se rejoignent de manière fortuite et la répétition de cette épreuve de l'unité forme une trame qui se déroule également d'une manière fortuite.

L'identité de l'esprit et du réel étant toujours ponctuelle, le savoir de la vérité ne semble pas pouvoir être savoir du tout. À l'intuition contemplative appartient bel et bien une expérience de l'absolu, une compréhension effective du vouloir dire de cet Autre qui pousse en avant des réalités faisant acte de présence.

L'expérience se vit comme épreuve de la différence par laquelle le sens s'offre toujours-déjà comme à venir, de l'effacement de la trace par la diction dans la langue de l'interprétation de ce que dit la langue archéale.

La contemplation spéculative *s'approche* du savoir de la totalité.

Le regard devenu écoute n'embrasse pas le détail de l'être, l'ensemble exhaustif de toutes les réalités qui sont susceptibles de faire acte de présence ou de toutes les intentions de signification possibles. Mais la compréhension de soi comme exégète de certains événements interprétatifs suffit pour faire l'expérience de la vérité.

Philosophie, discours de la vérité, discours de l'absolu qui – dit le tout – en disant les conditions de la signifiante et de son actualisation dans le langage.

XI

*Sous un temps mince
à perdre le langage,
à se survivre
comme des fragments
d'un ocre friable,
nous appellent les signes
d'un haut lieu roman.*

Fernand Ouellette

La vie de l'esprit

Si le concept spéculatif est constructible, si le dire vrai en arrive à exprimer l'absolu, si l'existence peut devenir en soi et pour soi, si la philosophie est possible, c'est à la faveur d'une intuition contemplative.

Sous peine de se dessécher en devenant abstraite, l'intuition contemplative ne doit pas se complaire dans l'élucidation de ses propres conditions.

L'herméneutique existentielle n'est pas un métalangage analysant les formes que prend la compréhension dans une langue.

Même si elle est approche, appropriation, approximation de l'absolu, la vision totalisante reste grevée d'incomplétude. Dans la réalité des faits, l'irruption du sens à interpréter se produit de manière occasionnelle, les événements interprétatifs arrivent de manière fortuite. Ainsi la trame d'une destinée individuelle demeure imprévisible. L'activité de contemplation spéculative n'aboutit jamais à une évidence solaire, car la fin de l'histoire n'est pas donnée dans un acte de présence.

Le passage du coup d'œil distrait à la vision authentique se déroule comme une odyssée tissée de mille et une péripéties qui laissent songeurs, mais la *destination* du devenir-esprit elle présente une ardente fragrance.

Cette odyssée n'est pas celle de l'esprit du monde qui s'éclate en une myriade de consciences individuelles, autonomes, pareilles aux étoiles qui illuminent le ciel. Le devenir-esprit est l'ascension effective d'une individualité empirique, passage de l'existence finie à l'expérience de l'infini.

Cette élévation de la pensée ne se décrit pas de l'extérieur : elle n'est pas une essence, mais le parcours effectivement réel d'une existence singulière s'élevant au-dessus d'elle-même en tant que naïveté irréfléchie.

L'élévation par sublimation devenir-esprit d'une singularité finie mouvement vers l'absolu : philosophie en acte.

La découverte d'une signifiante dans l'ob-jection a été l'étape décisive de cette anabase de l'esprit. Avant la découverte philosophique, l'ouverture de la pensée se réduit à celle du coup d'œil distrait où l'expérience n'a pas conscience d'elle-même, où l'épreuve de ce qui arrive *pour elle* ne se produit pas.

pour le coup d'œil distrait
le monde se profile
comme ensemble de choses
se trouvant là par elles-mêmes
dans une extériorité indifférente

cette ouverture ombreuse
 cette glissade sur ce qui arrive
 n'a qu'une seule passion
 le plaisir et la douleur

Quand le regard s'éprouve dans l'épreuve d'actes de présence, l'intrigue du sens et le désir de vérité surgissent pour une pensée qui se comprend désormais elle-même sous la figure d'un interprète de sa propre existence.

Fors soi dans la fureur le for organique se change en esprit.

Il y a ainsi phénoménologie de l'esprit.

Devenu regard, la pensée qui sublime s'engage dans un discours de la vérité dont la fin est le savoir de la totalité.

Le savoir en vérité est autopsie panoramique : regard par soi qui voit le tout.

par la prise en charge
 du déploiement de la vérité
 dans l'histoire
 la philosophie
 devient enfin
 universe savoir

Conditions de l'accession de l'esprit à la connaissance du tout :

abandon du moi
 rupture avec l'immanence
 destitution de toute maîtrise
 divinisation du pour-soi.

Le devenir-esprit ne s'étale pas dans le temps selon une logique de l'essence.

Il lui faut l'*otium* loisir studieux *solitude savante*.

Les activités d'interprétation ne se produisent pas selon un ordre, une succession réglée, encore moins selon l'absolue nécessité du concept. Les stations du dépassement des sentiments-sensations – avec des rechutes toujours possibles dans la vie immédiate des affects – se suivent les unes les autres de manière contingente dans un déroulement imprévisible.

Les événements interprétatifs tombent au hasard. Pareille perspective s'accorde en fait avec l'individualité de chaque destinée : ce qui arrive à chacun n'arrive qu'à lui : aucune logique identiquement répétable ne règle dans le détail la destination du sens.

Le devenir-esprit, le passage graduel du coup d'œil distrait à l'intuition contemplative, exige une herméneutique personnelle et circonstancielle.

La vérité est le chiffre du devenir-esprit.

Mais le vrai ne concerne pas seulement le singulier qui ne saurait – sous peine de sombrer dans l'abyme de la pensée de la pensée – rester étranger à ce qui dans la culture est acte de présence, à ce qui dans l'histoire est source d'événements interprétatifs.

Se découvrir comme être historique : renoncer à prendre soi-même seul la charge et la destination de sa destinée particulière ; refus de tout solipsisme.

Ne pas voir les choses dans le seul moment du présent, mais dans le devenir, donner à l'être un sens autre que celui d'une présence constante, comprendre que tout moment présent possède un horizon qui le rattache à la fois au passé et à l'avenir.

L'histoire a le mode d'être de l'existant herméneute.

L'histoire se déploie avec cohérence, continuité, unité d'ensemble : telle une destinée.

L'histoire est l'horizon de tous les horizons.

L'universel historique est le devenir-esprit de l'humanité et, sur ce fond, chaque destinée singulière prend son relief. Les traditions – véhiculées par la langue, l'art, la religion, le droit – forment l'horizon à partir duquel chacun se découvre comme pour-soi : sans cet arrière-plan légué par l'histoire, l'interprétation n'arriverait pas à se rendre explicite : l'absence de tout contexte – un regard nu ou recommencé par impossible à neuf – ne permettrait pas au sens de prendre corps.

Quand, porté par le devenir, l'interprète découvre sa destinée singulière, l'heure du lever-esprit sonne l'heure de l'envol de la pensée.

La contemplation interprétative s'alimente de la recherche historique, mais elle ne s'y limite pas.

La connaissance des événements a pour fin la construction d'une scène de la re-présentation du monde sur laquelle certains faits seulement seront susceptibles de faire acte de présence et ainsi devenir des événements interprétatifs.

Le monde depuis son origine forme la scène sur laquelle des événements chargés de secrets paraissent. Celui à qui l'énigme est adressé demeure une individualité empirique, mais en se comprenant lui-même comme interprète du sens de l'histoire, en devenant lui-même destinataire de ce sens, il transcende sa contingence.

le pour-soi embrasse
l'histoire du regard
il se divinise
il se dépouille de son moi
fini, factice, factuel

L'intuition contemplative de la marche historique de l'humanité est ainsi exhaussement de la réceptivité du singulier à la totalité.

Le contemplatif, qui s'interroge sur des événements porteurs d'une intention de signification destinée à l'homme est l'interprète de la temporalité de l'être ou de *la totalité pour nous*.

Le devenir dans le temps est l'être en tant qu'il apparaît.

Poètes et philosophes traduisent le langage de l'être.

Poètes et philosophes font des verbes.